

Faculté de philosophie, arts et lettres

*La ménagerie du photographe belge
Michel Vanden Eeckhoudt. Annexe 1*

Auteur : Mathilde Legros

Promoteur(s) : Alexander Streitberger

Année académique 2021-2022 - session de septembre

Master [120] en histoire de l'art et archéologie, orientation générale, à
finalité spécialisée: iconologie et études des cultures visuelles

Annexe 1

ENTRETIEN AVEC MARY VAN EUPEN, PAR MATHILDE LEGROS AVEC L'INTERVENTION DE LUNA FRANCHIMONT

MATHILDE LEGROS: Une question générale de mon mémoire sera sur l'utilisation de l'animal dans la photographie : Est-ce que il va être un sujet? Ou est-ce que il va être un objet qui va être utilisé pour parler d'autre chose que l'animal en lui-même? Comment vous répondrez à cette question par rapport à la photographie qu'il [Michel Vanden Eeckhoudt] a fait?

MARY VAN EUPEN: Si on parle de Michel, il a commencé comme reporter photographe. Il avait une vision très, très directe des choses. Il allait au sujet et c'était des commandes pour des journaux, des quotidiens *Libération*, entre autres, plutôt des magazines français. Et puis, de fil en aiguille, il s'est mis à faire des animaux, peut-être parce que son père était biologiste et qu'il a toujours un peu baigné là dedans. Il s'est mis à aller dans les zoos parce que, quand on a eu des enfants petits, on les a emmenés dans les zoos. Puis, il a commencé à se trimballer toujours avec son appareil photo. De fil en aiguille, les choses se sont faites comme ça. Il aimait beaucoup le noir et blanc. Quand il rentrait, il développait ses films lui-même. Il éditait. A un certain moment, il est allé voir un éditeur qui a fait ce premier livre [*Zoologies*]. Et il a continué toute sa vie à aller dans les zoos, faire des animaux, parfois dans les fermes, ou bien dans la nature, mais pas dans la nature sauvage, pas des safaris.

MATHILDE LEGROS: Il y avait une raison pour mettre la nature sauvage de côté?

MARY VAN EUPEN: Ça ne l'intéressait pas. Il laissait ça aux chasseurs de safari et de la couleur et des gros télé. Et lui, ce qu'il aimait, c'était aller voir la souffrance des animaux en quelque sorte. C'est ça qu'il décrit sans vouloir faire de leçon à personne, mais c'est un peu ça qu'il veut montrer, ces animaux malheureux.

MATHILDE LEGROS: En dehors de l'approche photo-journalistique, est-ce qu'il y a une autre approche dans sa démarche?

MARY VAN EUPEN: C'est devenu petit à petit, on va dire, de l'art. Je ne sais pas. C'était plus tellement journalistique. C'était plus le but de faire connaître. Il a fait beaucoup de zoos en prenant un avion, en partant avec sa voiture dans des zoos différents en Europe.

MATHILDE LEGROS: Est-ce qu'il se référait lui-même à une tradition artistique?

MARY VAN EUPEN: Oui, il y a un grand modèle pour lui, c'est Henri Cartier-Bresson. Sa manière de photographier, c'est un cadre très strict, une prise de vue directe, pas de recadrage après. Ça, c'était sa ligne.

MATHILDE LEGROS: Et, à part Henri Cartier-Bresson, y avait-il une autre influence pour sa photographie?

MARY VAN EUPEN: Sa photographie à lui? Il y a toujours les anciens, j'imagine. Il y a eu Koudelka. Je sais pas. Ils sont plus dans le reportage, mais un reportage tellement bien fait que ça devient artistique, avec des cadrages somptueux.

MATHILDE LEGROS: Y avait-il une raison particulière pour son choix de l'esthétique de l'instantané? De prendre sur le moment, sur l'instant?

MARY VAN EUPEN: Il cherchait pas vraiment l'esthétique, je pense. Elle venait parce qu'il avait le sens de ça, mais c'était pas quelqu'un qui cherchait à tout prix à faire des choses sensationnelles, au contraire. C'était des images assez simples, cadrées très au corps d'eau, mais sans vouloir faire des sensation, non.

MATHILDE LEGROS: Et pourquoi le choix, en particulier, de la photographie argentique en noir et blanc?

MARY VAN EUPEN: Il a toujours aimé ça et en fait, il n'aimait pas les images en couleur. Il a fait de la photographie en couleur, bien sûr, mais c'était plutôt pour gagner sa vie, pour les magazines qui demandaient des fichiers en couleur. Et puis, la facette du numérique, il n'aimait pas du tout mais il le faisait pour gagner sa vie. Ça l'intéressait juste pour gagner sa vie.

MATHILDE LERGOS: Quelle était, selon lui, la place de l'animal dans le monde et sa relation avec l'animal?

MARY VAN EUPEN: Il avait quand même une idée un peu particulière, c'est qu'il trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'animaux domestiques par rapport à leur attention. Ce qu'il trouvait malheureux, c'est les animaux dans les zoos, bien évidemment, qu'ils deviennent fous, qu'on voit bien qu'ils soient malheureux. Ça lui déplaisait, mais il y avait sans doute une sorte de fascination, peut-être qu'on peut dire ça. On peut dire ça puisqu'il y allait chaque fois.

MATHILDE LEGROS: Et par rapport à l'animal domestique, il disait qu'il y en avait de trop?

MARY VAN EUPEN: Que les gens faisaient un peu trop attention aux animaux domestiques. Trop chouchoutés, trop gâtés.

MATHILDE LEGROS: Est-ce que lui-même il chouchoutait ses animaux?

MARY VAN EUPEN: Non, mais on a toujours eu des chats, par exemple. On les nourrissait dehors. Ils étaient dehors mais on n'était pas à acheter des jouets tout le temps.

MATHILDE LEGROS: Y avait-il une raison de commencer à photographier l'animal?

MARY VAN EUPEN: La raison, c'est peut-être ce que je vous ai dit. C'était l'histoire familiale, peut-être parce qu'il a toujours eu des animaux, mais pas des animaux domestiques chez lui, en plus. C'était bizarre. C'était des animaux du genre araignées, serpents, ... Des choses qui servaient à son père parce qu'il donnait cours à l'Athénée. Et, il [le père] a écrit plusieurs livres qu'il a illustré. Il y avait des photos. C'était des insectes et tous ces trucs là.

MATHILDE LEGROS: J'ai pu voir notamment qu'aucun livre ne mentionne d'une évolution ou d'une différence dans son style et dans son approche. Est-ce que, vous même, vous avez remarqué qu'il y a quand même eu une évolution dans la manière de travailler, vu les plusieurs décennies de travail?

MARY VAN EUPEN: Bizarrement, il a une ligne de conduite, je dirais, droite tout au long de sa carrière, presque 50 ans. Je crois qu'on pourrait dire qu'il devient de plus en plus strict dans les choses. Au début, ses premiers travaux, c'étaient les immigrés, donc c'est un livre. C'est un moment où on ne parlait pas encore vraiment de l'immigration, c'était vraiment le début. C'est un des premiers livres. Il l'a fait avec quelqu'un d'autre, un autre photographe. Les photos sont anonymes. On sait pas ce qui est à lui, ou pas à lui. La volonté était de faire quelque chose comme ça. Au début, c'était beaucoup plus journalistique. Après, il s'est mis à faire des concours belge, ce qui était déjà un peu plus personnel, peut-être. Et puis, de fil en aiguille, en travaillant pour Libé [*Libération*], il a fait des reportages dans les usines. Il a fait des tas de choses. Et tout ça, c'est sur le monde du travail. Mais les animaux, il a toujours fait ça pour lui surtout.

MATHILDE LEGROS: Et justement, sur la série *Zoologies*, quelle était sa pensée sur l'animal en captivité? Est-ce qu'il voulait vraiment montrer cette condition animale, de l'animal en captivité?

MARY VAN EUPEN: Oui, il voulait montrer ça. C'était ça qui l'importait, c'était ses animaux. C'est les animaux comme ça. Surtout maintenant, c'est un peu moins peut-être avec les Pairi Daiza. C'est peut-être un peu plus libre, quoique ça reste quand même très restreint pour les malheureux qui sont là dedans mais c'est quand même déjà moins terrible que ce que nous, on a vu, quand les enfants étaient petits et qu'on les a emmené au zoo. C'étaient des ours blancs qui se balançaient sur 3 mètres carrés. C'était horrible. Vous les voyez vraiment fous. La folie de l'animal vraiment.

MATHILDE LEGROS: Dans les années 90, il a fait un projet où il a choisi la thématique de « la qualité suisse ». Y avait-il une raison, en parlant de la qualité suisse, de se diriger vers l'animal, mais aussi surtout l'abattoir, l'hôpital vétérinaire et le cirque?

MARY VAN EUPEN: Il n'a pas pu s'en empêcher. On lui avait donné carte blanche. Il pouvait choisir ses sujets. Et au départ, c'était la qualité suisse parce qu'il voulait aller dans l'usine, les couteaux suisses. Comment on les appelle encore? Le nom m'échappe maintenant. C'est très connu. C'est les couteaux suisses. Il n'a pas pu rentrer dans l'usine et ça a été interdit. Top secret, fabrication top secrète, donc il n'a pas pu y aller. Et, comme il avait carte blanche, de toute façon, il s'est mis à aller, pourquoi pas l'hôpital vétérinaire? Parce que c'était un bon hôpital mais il s'écartait assez vite du sujet. Cela ne lui apportait pas beaucoup. Il faisait un peu ce qu'il voulait.

MATHILDE LEGROS: Certaines photographies montrent une relation de l'humain et de l'animal, comme on peut voir dans la série *Chiens*, pensez-vous qu'alors le sujet de la photo va plus être la relation entre les deux êtres vivants [l'humain et l'animal] ou ça va être un sujet second par rapport à l'animal qui reste principal, dans ces photographies?

MARY VAN EUPEN: Oui, l'animal reste principal de toute manière. La manière de le montrer, sûrement l'humain existe à peine, donc son leitmotiv, c'est l'animal, ça oui, que ce soit le chien, un oiseau, un hippopotame.

MATHILDE LEGROS: Dans la réception que j'ai pu lire, quand les personnes parlent de la photographie d'un animal, ils voient toujours et donnent toujours une analyse anthropomorphique de la photo. Directement, on parle de la condition humaine ou on parle de fable. L'animal devient plus un objet. Pour vous, est-ce que c'était vraiment le but d'avoir une réception anthropomorphique?

MARY VAN EUPEN: Non, je ne pense pas. Ce n'était pas le but, non. Il se fait que lui, ce qu'il voulait c'était montré des images. Sa manière à lui de photographier. Après les gens, ils pensaient ce

qu'il voulaient. S'ils retrouvaient des liens dans les choses, ils retrouvaient des liens dans des choses, c'est pour ça qu'il ne légende pas, juste le lieu et la date parce que les gens demandent ça. Sinon, ça n'importe peu.

MATHILDE LEGROS : Vu que vous avez beaucoup travaillé en relation avec lui, quelle est votre vision globale de son travail?

MARY VAN EUPEN: Pour moi, c'est quelqu'un qui a une vision très personnelle de la chose. Il est inclassable. Il est pas contemporain. Il est pas reporter. Il est difficilement classable. Il ne l'est pas. Il n'y en a pas, je pense, qui ont fait ce travail là comme ça, avec autant de rigueur dans les images et autant de personnalité, enfin, de vision personnel des choses.

LUNA FRANCHIMONT : A quel point avez-vous contribué à son travail, vu qu'on dit souvent que derrière chaque grand homme, il y a une femme? Dans ce couple, avez-vous eu des questions ou des propositions à faire, peut-être, dans son travail?

MARY VAN EUPEN: Par rapport à son travail, disons que moi, je suis graphiste. J'étais toujours un peu derrière son épaule. Il me demandait son avis pour éditer, donc choisir une image ou l'autre, ou pour faire ses livres, les suivis. J'étais derrière même si c'était avec Delpire et d'autres genres. Fatalement, j'étais derrière. Je crois que j'ai toujours été à ses côtés. Tout en faisant mon travail de graphiste puisque j'ai fait des choses de mon côté aussi mais c'était important d'avoir l'avis l'un de l'autre.

MATHILDE LEGROS : Par rapport à la fable, est-ce que vous relirez vraiment l'image de l'animal à une fable?

MARY VAN EUPEN: Beaucoup de gens le font quand ils se voient la dedans mais ce n'est pas ce que moi je cherche particulièrement mais je comprends qu'on puisse réagir comme ça, de se voir au travers des animaux, de leurs attitudes, de leurs désarrois. C'est très humain. Ce sont des sentiments très humains. Un petit chien qui saute et qui s'amuse, c'est humain aussi. L'autre qui fume, c'est humain aussi. C'est pour ça que les gens le voient dans leurs propres sentiments.